

Histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre

M. Pierre BRIANT, professeur

Alexandre le Grand aujourd'hui (VI)
Histoire d'Alexandre et histoire de l'expansion et de l'identité européennes (iii).
Alexandre dans l'œuvre de Voltaire.

Introduit à plusieurs reprises ici même depuis trois ans, Voltaire l'a été d'une manière à la fois indirecte et insistante l'an dernier, puisque l'on avait dédié une grande partie du cours à l'analyse du *Siècle d'Alexandre* (1762¹ ; 1769²), dont l'auteur (Linguet) se présentait sans modestie comme l'héritier et le défenseur de la méthode historique de Voltaire ; d'une certaine manière Linguet développa jusqu'à son terme la fameuse affirmation de Voltaire, selon laquelle il n'existait guère au cours de l'histoire que quatre siècles dignes d'être maintenus dans la mémoire des hommes ; le Siècle d'Alexandre venait en premier (*Annuaire* 2006-7, p. 618-622). L'on sait que traditionnellement Voltaire est considéré comme l'un des trois auteurs (avec Montesquieu et Linguet) à s'être montrés « favorables au conquérant ». L'on a déjà observé pourquoi une telle opinion, sans être erronée, reste partielle et lacunaire (*Annuaire* 2004-5, p. 595-6). On a aussi rappelé qu'aux yeux d'Elias Bickerman (*Renaissance* 1944/5), Voltaire et les déistes anglais avaient déjà partiellement formulé la conception que Droysen exprima d'un Alexandre ouvrant la voie qui allait mener à l'avènement du christianisme. C'est à définir plus précisément la place de Voltaire dans l'historiographie d'Alexandre qu'a été consacré le cours de cette année, mais aussi, bien entendu, à mettre au jour les raisons pour lesquelles Voltaire a si fréquemment introduit le cas d'Alexandre dans le cours de son œuvre.

Contrairement à Montesquieu (qui a réservé au sujet des développements très cohérents et très argumentés dans *l'Esprit des Lois* X.13-14 et XXI.8), et à Linguet (qui lui a consacré un livre), ou encore à des auteurs d'histoire grecque qui, tels Rollin et Mably en France, ont explicité dans des chapitres parfois très longs leurs

vues sur le conquérant et les résultats de sa conquête, Voltaire n'a jamais ressenti la nécessité de consacrer un développement suivi et spécifique à Alexandre, encore moins un livre.

On s'est interrogé sur ce constat. L'une des raisons, probablement la raison première, c'est qu'aux yeux de Voltaire, il n'était d'histoire que moderne et contemporaine, c'est-à-dire l'histoire née du mouvement nouveau créé et symbolisé par l'imprimerie, la boussole, la conquête turque de Constantinople, et plus encore par les découvertes et la dilatation du monde connu :

« Un nouveau système de politique s'établit ; on fait, avec le secours de la boussole, le tour de l'Afrique, et on commerce avec la Chine plus aisément que de Paris à Madrid. L'Amérique est découverte ; on subjugué un nouveau monde, et le nôtre est presque tout changé ; l'Europe chrétienne devient une espèce de république immense, où la balance du pouvoir est établie mieux qu'elle ne le fut en Grèce. Une correspondance perpétuelle en lie toutes les parties, malgré les guerres que l'ambition des rois suscite, et même malgré les guerres de religion, encore plus destructives. Les arts, qui font la gloire des États, sont portés à un point que la Grèce et Rome ne connurent jamais. Voilà l'histoire qu'il faut que tout homme sache ; c'est là qu'on ne trouve ni prédictions chimériques, ni oracles menteurs, ni faux miracles, ni fables insensées : tout y est vrai, aux petits détails près, dont il n'y a que les petits esprits qui se soucient beaucoup... » (*Remarques sur l'histoire* 1742).

L'opposition est fermement marquée avec l'histoire ancienne, royaume des fables, des légendes, et des mensonges. (« Faut-il qu'au siècle où nous vivons on imprime encore le conte des Oreilles de Smerdis, et de Darius qui fut déclaré roi par son cheval, lequel hennit le premier ?... »). D'où ses conseils aux jeunes hommes « d'avoir une légère teinture de ces temps reculés ». Une étude sérieuse de l'histoire ne devrait se faire que depuis « le temps où elle devient réellement intéressante pour nous : il me semble que c'est vers la fin du xv^e siècle [...] ».

Tout est dit (et souvent répété !) : mépris pour les contes et légendes, refus de l'érudition, admiration pour les transformations du monde induites par les grandes découvertes..., tout éloigne Voltaire d'un intérêt intrinsèque pour l'histoire ancienne. Certes, il établit des distinctions : pour lui comme chez tous ses contemporains (Rollin, Mably) et prédécesseurs (Bossuet), on connaît mieux l'histoire ancienne à partir de la confrontation entre Grecs et Perses (cf. « Histoire » dans *Encyclopédie*, 1765, ou *Pyrrhonisme* IX, 1768). Mais, fondamentalement, l'Antiquité n'est pas pour lui un objet d'études digne pour l'historien : elle reste d'abord et avant tout une référence, où l'on peut puiser des exemples et des précédents. De même pour l'histoire d'Alexandre, car les contradictions entre auteurs anciens paraissent insurmontables, sauf pour les « compilateurs,... modernes perroquets qui répètent des paroles anciennes... » (*Bible*, 1776). Il convient donc de s'en tenir à l'essentiel, soit :

« Après cette guerre du Péloponnèse, décrite par Thucydide, vient le tems célèbre d'Alexandre, prince digne d'être élevé par Aristote, qui fonde beaucoup plus de villes que les autres n'en ont détruit, & qui change le commerce de l'Univers » (*Encyclopédie*, Histoire).

En-dehors de l'entrée « Alexandre » des *Questions sur l'Encyclopédie* (1771) et plus encore le commentaire sur le Livre II des Maccabées dans *La Bible enfin expliquée* (1776), les références à Alexandre sont casuelles et le plus souvent répétitives. Au fond, si l'on voulait résumer son opinion positive, ou sa thèse, sur le roi macédonien, il suffirait presque de citer ses *Conseils à un journaliste sur la philosophie, l'histoire, le théâtre* (1737) :

« Si vous rendez compte de l'histoire ancienne, proscrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérants. Laissez Juvénal et Boileau donner, du fond de leur cabinet, des ridicules à Alexandre, qu'ils eussent fatigué d'encens s'ils avaient vécu sous lui ; qu'ils appellent Alexandre insensé ; vous, philosophe impartial, regardez dans Alexandre ce capitaine général de la Grèce... chargé de venger son pays... Ne le faites pas voir seulement subjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs, et portant ses conquêtes jusqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de Darius ; mais représentez-le donnant des lois au milieu de la guerre, formant des colonies, établissant le commerce, fondant Alexandrie et Scanderon, qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est là surtout qu'il faut considérer les rois ; et c'est ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'entretienne des villes et des ports que César a bâtis, du calendrier qu'il a réformé, etc., que des hommes qu'il a fait égorger ? » (*Œuvres* XXII, p. 244).

En deux mots : contre les « déclamateurs » qui, tel Boileau, ont déconsidéré Alexandre en conquérant et en guerrier téméraire et insensé, il convient de voir en lui un Législateur, et l'ouvreur de routes commerciales nouvelles semées de villes neuves, dont le rôle commercial reste toujours aussi puissant de notre temps (c'est-à-dire celui de Voltaire).

Il y a évidemment ici et là des jugements moins favorables, car le contexte discursif l'impose. Ainsi dans les *Dialogues d'Evhémère* (1777), le dialogue entre Evhémère et Callicrate, au cours duquel le philosophe réduit Alexandre à un guerrier assoiffé de destructions et de sang :

« Je ne l'ai vu que dans l'Inde et dans Babylone, où j'avais couru comme les autres, dans la vaine espérance de m'instruire. On m'a dit qu'en effet il avait commencé ses expéditions comme un héros, mais il les a finies comme un fou : j'ai vu ce demi-dieu, devenu le plus cruel des barbares après avoir été le plus humain des Grecs. J'ai vu le sobre disciple d'Aristote changé en un méprisable ivrogne. J'arrivai auprès de lui lorsqu'au sortir de table il s'avisait de mettre le feu au superbe temple d'Esthékar, pour contenter le caprice d'une misérable débauchée nommée Thaïs. Je le suivis dans ses folies de l'Inde ; enfin je l'ai vu mourir à la fleur de son âge dans Babylone, pour s'être enivré comme le dernier des goujats de son armée ».

On retrouve là les accusations habituellement portées depuis l'Antiquité contre l'évolution jugée négative d'Alexandre (destruction de Persépolis, massacres en Inde, ivrognerie...), accusations que l'on trouve aussi au XVIII^e siècle chez des auteurs (Rollin, Mably), contre lesquels Voltaire a polémique régulièrement. De même la position d'Alexandre est plutôt reléguée dans l'ombre dès lors que Voltaire oppose les victoires militaires du roi macédonien à « ce que Pierre le Grand a fait d'utile pour le genre humain » (*Lettre à Prévost d'Exiles* du 16 mars 1737), ou qu'il adresse des louanges de courtisan à Catherine : « Elle me paraît autant au-dessus d'Alexandre que le fondateur est au-dessus du destructeur » (*Lettre à Shouvalov* du

18 février 1768). Il n'entend pas non plus nier ou passer sous silence les meurtres jugés inexcusables : « Celui qui, en écrivant l'histoire d'Alexandre, nierait ou excuserait le meurtre de Clitus, s'attirerait le mépris et l'indignation » (Lettre au même du 27 mai 1759).

Lancées dans le cours de propos très polémiques et très engagés (auprès de souverains dont il loue les qualités en les opposant aux vices d'Alexandre), ou introduites au cours d'un dialogue dont Voltaire n'est pas à proprement parler un locuteur, ces accusations ne sont que de peu de poids dès lors qu'on les rapporte à l'ensemble de l'œuvre. De toute façon, les « vices privés » d'Alexandre sont parfaitement compatibles avec ses « vertus publiques¹ », exactement comme dans le cas de Pierre de Russie :

« Il avait de grands défauts, sans doute ; mais n'étaient-ils pas couverts par cet esprit créateur, par cette foule de projets tous imaginés pour la grandeur de son pays, et dont plusieurs ont été exécutés ? N'a-t-il pas établi les arts ? N'a-t-il pas enfin diminué le nombre des moines ? Votre Altesse royale a grande raison de détester ses vices et sa férocité² [...] Je ne dissimulerai pas ses fautes, mais j'élèverai le plus haut que je pourrai, non seulement ce qu'il a fait de grand et de beau, mais ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la mer toutes les histoires qui ne nous retracent que les vices et les fureurs des rois [...] » (*Lettre à Frédéric* en janvier 1738).

C'est ce qui explique que Voltaire a repris inlassablement les mêmes propos favorables à Alexandre dans nombre de ses œuvres, par exemple :

« Il n'est plus permis de parler d'Alexandre que pour dire des choses neuves et pour détruire les fables historiques, physiques et morales, dont on a défiguré l'histoire du seul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérants de l'Asie.

Quant on a un peu réfléchi sur Alexandre, qui, dans l'âge fougueux des plaisirs et dans l'ivresse des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit, quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve assez étrange que Boileau le traite de fou, de voleur de grand chemin, et qu'il propose au lieutenant de police la Reynie, tantôt de le faire enfermer et tantôt de le faire pendre... ».

« Tout ce qu'on peut recueillir de certain, c'est qu'Alexandre, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par trois batailles, qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Égypte, et celle du commerce du monde ; et qu'enfin Boileau ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que Boileau en eût fait autant en si peu d'années » (*Questions sur l'Encyclopédie*, s.v. Alexandre. 1771).

1. Voir par exemple l'échange de lettres entre Voltaire et Frédéric de Prusse en janvier-février 1774 : « Alexandre, le plus dissolu et le plus emporté des hommes [...] Il est certain qu'un caractère aussi peu modéré ne pouvait en aucune façon être comparé à Socrate. Mais il est vrai aussi que si Socrate s'était trouvé à la tête de l'expédition contre les Perses, il n'aurait peut-être pas égalé l'activité ni les résolutions hardies par lesquelles Alexandre dompta tant de nations » (réponse de Frédéric).

2. A ce point, rapprochement avec Alexandre et le meurtre de Clitus.

Ou encore :

« Alexandre, que des déclamateurs n'ont regardé que comme un destructeur, et qui cependant fonda plus de villes qu'il n'en détruisit, homme sans doute digne du nom de *grand* malgré ses vices, avait destiné sa ville d'Alexandrie à être le centre du commerce et le lien des nations : elle l'avait été en effet, et sous les Ptolémées, et sous les Romains, et sous les Arabes. Elle était l'entrepôt de l'Égypte, de l'Europe et des Indes » (*Essai sur les mœurs*, Chap. CXXI).

« Les Orientaux comparent Tamerlan à Alexandre ; mais [il est] fort inférieur au Macédonien, en ce qu'il naquit chez une nation barbare, et qu'il détruisit beaucoup de villes comme Gengis, sans en bâtir une seule : au lieu qu'Alexandre, dans une vie très courte, et au milieu de ses conquêtes rapides, construisit Alexandrie et Scanderon, rétablit cette même Samarcande, qui fut depuis le siège de l'empire de Tamerlan, et bâtit des villes jusque dans les Indes, établit des colonies grecques au-delà de l'Oxus, envoya en Grèce les observations de Babylone, et changea la face du commerce de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, dont Alexandrie devint le magasin universel. Voilà, ce me semble, en quoi Alexandre l'emporte sur Tamerlan, sur Gengis, et sur tous les conquérants qu'on veut lui égalier » (*Essai sur les mœurs*, I, p. 807).

La plume se fait même plus élogieuse encore dans l'une des dernières œuvres de Voltaire, *La Bible enfin expliquée* (1776), où il reprend des idées et des jugements déjà exposés à plusieurs reprises, mais auxquels il donne une vigueur encore accrue. Il polémique contre tous les auteurs de son temps, y compris « des compilateurs estimables » (Prideaux, Rollin), qui ont répété des fables inventées par Diodore, Plutarque, Justin. Il estime qu'Alexandre a mené une « guerre légitime », et une entreprise qui se distingue par ce qu'elle a légué à l'avenir, en particulier des villes nombreuses et un développement inédit des liaisons commerciales. « J'oserais lui rendre grâce au nom du genre humain ».

L'image que Voltaire s'est faite d'Alexandre s'insère parfaitement dans son discours sur le héros et le grand homme³. Comme il le précise dans son article des *Questions sur l'Encyclopédie*, la seule « valeur » (dans le domaine militaire) n'est pas le critère de distinction décisif : il faut aussi du « génie » (dans le domaine des réalisations durables). Tel est bien le cas d'Alexandre, dont le génie a été utile au genre humain (fondations de villes, extension du commerce). En cela le roi macédonien est 'moderne'. Au demeurant, dans le chapitre CXXI de *l'Essai sur les mœurs* sur le commerce des Portugais, Voltaire interprète aussi le voyage de Vasco de Gama comme une sorte de fin de cycle ouvert par Alexandre : la circumnavigation de l'Afrique « changea le commerce de l'Univers », et elle vint mettre fin à la prospérité d'Alexandrie, que son fondateur (« homme sans doute digne du nom de *grand* malgré ses vices ») « avait destiné[e] à être le centre du commerce et le lien des nations ». Parlant de l'empire d'Alexandre, Voltaire aurait donc pu parfaitement utiliser la formule introduite pour caractériser le monde nouveau né après les

3. Entre autres nombreux exemples, cf. la *lettre à M. Thériot* (15 juillet 1735) : « J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. »

grandes découvertes : « Une correspondance perpétuelle en lie toutes les parties ». En cela, Alexandre n'est pas simplement un précédent, il est aussi un pionnier de l'aventure européenne.

C'est la raison pour laquelle Voltaire place Alexandre parmi les très rares personnages qui ont réellement modifié leur temps, d'où l'expression « Siècle d'Alexandre » : « On n'a point assez remarqué, que le temps d'Alexandre fit une révolution dans l'esprit humain aussi grande que celle des empires de la terre. » Dans l'esprit de Voltaire, Alexandre est l'héritier d'Athènes (« cette lumière venait de la seule Athènes »), mais en même temps, « nul homme n'eut plus d'esprit, plus de grâces et de goût, plus d'amour pour les sciences que ce conquérant [...] Ce fut un temps à peu près semblable à ce qu'on vit depuis sous César et Auguste, et sous les Médicis. Les hommes s'accoutumèrent peu-à-peu à penser plus raisonnablement... ». Même sous une forme balbutiante et très incomplète, c'est en quelque sorte le premier siècle des lumières à l'échelle du monde connu : « Une nouvelle lumière, quoique mêlée d'ombres épaisses, vint éclairer l'Europe, l'Asie, et une partie de l'Afrique septentrionale ».

Grâce à Alexandre et à ses généraux, la richesse de la pensée et de la réflexion grecques passa aux « Juifs hellénistes ». À terme, « c'est dans le second livre des Maccabées que l'on voit pour la première fois une notion claire de la vie éternelle et de la résurrection, qui devint bientôt le dogme des pharisiens. On remarque encore dans ce second livre la croyance anticipée d'une espèce de purgatoire... ». C'est évidemment cette œuvre de Voltaire que Bikerman avait à l'esprit lorsque dans son article de 1944/5, il insiste sur le rôle pionnier joué par le philosophe français dans la mise au jour de ce qui sera, chez Droysen, la caractéristique fondamentale de l'époque hellénistique.

L'histoire d'Alexandre s'intègre bien au souci de Voltaire de ne pas limiter ni restreindre le point de vue à la Grèce et à Rome⁴ : Alexandre a parcouru tout l'espace entre la Macédoine et l'Indus, car son objectif constant a été la conquête de tout l'empire achéménide⁵. D'où aussi les comparaisons et rapprochements nombreux entre les différents « conquérants de l'Asie ». Il refuse toute assimilation entre Alexandre et Tamerlan, qui, en réalité, est « fort inférieur..., en ce qu'il naquit chez une nation barbare, et qu'il détruisit beaucoup de villes comme Gengis, sans en bâtir une seule... » (*EM*). L'opposition entre Tamerlan/barbare et Alexandre/civilisé va l'amener à évoquer parallèlement Alexandre et Pierre de Russie, l'un et l'autre confrontés à leurs barbares, Scythes dans le cas du premier, Tartares dans le cas du second. Traitant de la marche du Czar contre la Perse, Voltaire (*Histoire de Russie*)

4. Voir par exemple *Nouveau plan* : « Frappés de l'éclat de cet empire [romain], de ses accroissements et de sa chute, nous avons jusqu'à présent dans la plupart de nos histoires universelles traité les autres hommes comme s'ils n'existaient pas. La Grèce, les Romains, se sont emparés de toute notre attention... ».

5. Comme bien d'autres idées de Voltaire, celle-ci fut reprise et développée par Linguet (*Annuaire* 2006-7, p. 625-6).

ne manque pas de renvoyer à Alexandre, dès lors que Pierre parvient aux Portes de Fer, et il souligne la nécessité de se protéger des barbares (en les attaquant). Scythes et Tartares ont en effet été depuis l'Antiquité une menace constante⁶. Contre beaucoup d'auteurs (Sainctyon, Galand, Petis de la Croix...) qui ont écrit des pages très positives sur Gengis et sur Tamerlan, Voltaire ne croit pas que ni l'un ni l'autre puissent être rangés dans sa catégorie du « grand homme ». Il ne croit pas au « bon sauvage⁷ ». C'est ce qui, dans le même ouvrage (*Histoire de Russie*) et ailleurs, l'amène à contester avec une extrême énergie la réalité du discours que Quinte-Curce fait tenir devant Alexandre à un ambassadeur scythe. Déjà introduit dans les discussions des érudits sur la crédibilité de l'auteur latin⁸, le passage est cette fois utilisé par Voltaire à des fins de politique contemporaine. Il établit une assimilation entre les Scythes et les Tartares, et entre les Tartares et les Turcs :

« Les Scythes sont ces mêmes barbares que nous avons depuis appelés Tartares ; ce sont ceux-là mêmes qui, longtemps avant Alexandre, avaient ravagé plusieurs fois l'Asie, et qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt, sous le nom de Mongols ou de Huns, ils ont asservi la Chine et les Indes ; tantôt, sous le nom de Turcs, ils ont chassé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Asie. C'est de ces vastes campagnes que partirent les Huns pour aller jusqu'à Rome. Voilà ces hommes désintéressés et justes dont nos compilateurs vantent encore aujourd'hui l'équité quand ils copient Quinte-Curce. C'est ainsi qu'on nous accable d'histoires anciennes, sans choix et sans jugement ; on les lit à peu près avec le même esprit qu'elles ont été faites, et on ne se met dans la tête que des erreurs ».

Vis-à-vis des Tartares, Pierre, selon lui, se trouve donc dans la même situation qu'Alexandre face aux Scythes. Ils sont l'un et l'autre des « grands hommes », qui étendent le domaine de la civilisation, en utilisant des moyens identiques ou comparables (fondations de ville, extension du commerce), qui ont permis au premier d'« embellir les déserts », contre des peuples voués à transformer les pays fertiles en autant de déserts :

« Les rhéteurs qui ont cru imiter Quinte-Curce se sont efforcés de nous faire regarder ces sauvages du Caucase et des déserts, affamés de rapine et de carnage, comme les hommes du monde les plus justes ; et ils ont peint Alexandre, vengeur de la Grèce et vainqueur de celui qui voulait l'asservir, comme un brigand qui courait le monde sans raison et sans justice. On ne songe pas que ces Tartares ne furent jamais que des destructeurs, et

6. Sur ce point, on a présenté en détail le beau livre de Rolando Minuti, *Oriente barbarico e storiografia settecentesca*, Venise, 1994.

7. Voir par exemple ce qu'il écrit à propos des Gaulois et des Germains dans l'Avant-Propos de l'*EM* (« Ce que nous savons des Gaulois, par Jules César et par les autres auteurs romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait besoin d'être soumis par une nation éclairée »), en concluant : « Vous avez donc grande raison de vouloir passer d'un coup aux nations qui ont été civilisées les premières ».

8. Cf. La Mothe Le Vayer dès 1646. Dans la deuxième édition de son *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre* (1804), Sainte-Croix consacre un long passage au discours scythe ; il considère que Quinte-Curce « y a très bien suivi le style sentencieux et figuré de l'éloquence propre aux nations sauvages » ; suit un rapprochement (classique à cette époque) avec le discours d'un chef indien de la nation Oneida, qu'il a lu dans le *Voyage dans la Haute-Pensylvanie* de Crèveceur (1801).

qu'Alexandre bâtit des villes dans leur propre pays ; c'est en quoi j'oserais comparer Pierre le Grand à Alexandre : aussi actif, aussi ami des arts utiles, plus appliqué à la législation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, et bâtit ou répara autant de villes qu'Alexandre » (*Histoire de Russie*).

La comparaison entre Alexandre et Pierre n'est pas propre à Voltaire. L'un et l'autre « ont voulu changer le commerce du monde », et Saint-Petersbourg est rapprochée d'Alexandrie, comme dans l'*Éloge funèbre* du Czar (« le conquérant académicien ») prononcé par Fontenelle devant l'Académie des Sciences en novembre 1725 :

« Cette Ville, à qui il avait donné la naissance et son nom, était pour lui ce qu'était Alexandrie pour Alexandre son fondateur, et comme Alexandrie, se trouva si heureusement située qu'elle changea la face du Commerce d'alors, et en devint la capitale à la place de Tir, de même Petersbourg changerait les Routes d'aujourd'hui et deviendrait le centre d'un des plus grands Commerces de l'Univers ».

Mais, chez Voltaire, au-delà des Scythes et des Tartares, ce sont les Turcs dont il est question, car ceux-ci « étaient compris parmi ces Tartares que l'Antiquité nommait Scythes » (*EM*, chap. LIII). Voltaire a en effet soutenu sans faillir Pierre puis Catherine dans leur lutte contre les Turcs. Le débat sur le « discours scythe » et sur Quinte-Curce est un élément de la polémique pro-russe et anti-turque de Voltaire, qui fut parfois d'une extrême violence.

On est revenu sur Mably et de sa contestation des positions de Voltaire, y compris le rapprochement entre Alexandre et Pierre. Mably y recourt lui aussi, mais dans un sens opposé à celui que Voltaire a voulu lui donner. Après avoir mis fortement en doute dans ses *Observations sur les Grecs* (1749 et 1762) la vision développée par Montesquieu d'un Alexandre Législateur⁹, il fait de même de l'image de Pierre chez Voltaire dans *De l'étude de l'histoire* (1783). La solidité de l'œuvre de Pierre avait déjà été mise en doute par Rousseau dans le *Contrat social* (1762), contre lequel Voltaire avait polémique dans la Préface de *l'Histoire de Russie*¹⁰. Mably y revient en 1783 :

« Vous avez créé des matelots, des constructeurs, des soldats, des commerçants, des artistes ; mais si vous ne leur avez pas d'abord appris à être citoyens, quel avantage durable la Russie retirera-t-elle de vos travaux, de leurs connaissances et de vos talents ? Ce n'est point par ses chantiers, ses canaux et ses digues que la Hollande est admirable, c'est par cet esprit qui l'a formée, c'est par les lois qui ont établi sa liberté ».

Le rapprochement qui suit entre Pierre et Alexandre, vient redoubler la polémique menée par Mably contre Montesquieu :

« Rien n'était impossible à Alexandre, et il aurait pu donner aux Perses même le goût de la liberté, s'il eût été capable d'en concevoir le dessein. On peut reprocher au czar Pierre

9. « Montesquieu, Mably et Alexandre le Grand », *Revue Montesquieu* 8, 2005-2006, p. 151-185.

10. Sur la polémique entre Voltaire et Rousseau, cette fois à propos d'Alexandre, voir *Lettre à Frédéric de Prusse* vers le 25 janvier 1774, et la réponse du roi en date du 16 février 1774.

premier de n'avoir pas profité de ses succès et de ses victoires pour établir un nouveau gouvernement dans son pays. C'est pour ne l'avoir pas du moins tenté, qu'il sera confondu avec les princes qui ont un règne glorieux ; mais il ne sera jamais placé au rang des législateurs et des bienfaiteurs de leur nation ».

Pour terminer, on a explicité et analysé les vues de Voltaire sur les ruines de Persépolis, et on les a évaluées et interprétées dans le contexte des récits de voyageurs, et des études sur l'histoire de la civilisation et sur l'histoire de l'art. Voltaire se place résolument du côté de ceux qui (de Pauw par exemple), comme Winckelmann, méprisent l'art de Persépolis, au motif qu'il n'y a de beauté qu'à Athènes et en Grèce (cf. par exemple *EM*, Introduction, chap. XXIV ; voir aussi *Annuaire* 2006-7, p. 621-622, à propos de Linguet et de ses vues sur l'art perse, largement empruntées à Voltaire). L'on a complété l'analyse par un exposé du débat né sur ce thème entre le comte de Caylus et le baron de Sainte-Croix.

Séminaire

Le Séminaire a eu lieu sous forme d'un Colloque international tenu au Collège de France les 9 et 10 novembre 2007 sur le sujet suivant : « Organisation des pouvoirs et contacts culturels dans les pays de l'empire achéménide ».

Cours à l'étranger

Oxford, 27-28 novembre 2007 : 1. *From Darius to Alexander: some thoughts about continuity and change* (Classics Centre); 2. *Achaemenid Art and the Internet* (Maison française d'Oxford).

Conférences et participations à des Colloques

4 avril 2008, University of Brown (E.U.), communication : *From the Indus Countries to the Mediterranean : Administration and Logistics on the High Roads of the Achaemenid Empire*, dans le cadre du Colloque *Highways and Road Systems : Comparative Perspectives* (4-6 April 2008).

7 avril 2008, University of Brown (E.U.), conférences : 1. *The Virtual and Interactive Achaemenid Museum*; 2. *Alexander and the irrigation-works in Babylonia and Elam*.

8 avril 2008, Oriental Institute, Chicago, conférence : *The current state of the achemenet and MAVI programs*.

11 avril 2008, University of Tampa (Floride), communication : *Who Spoke to Whom ? Languages and Communication in the Achaemenid World and Alexander's Empire*, dans le cadre de *l'Annual Meeting of the Association of Ancient Historians* (April 10-13).

Publications du professeur

« Alexandre 'héros des Lumières' », in : *Cahiers parisiens*, 3, 2007, p. 321-345.

« De Thémistocle à Lamartine. Remarques sur les concessions de terres et de villages en Asie mineure occidentale, de l'époque achéménide à l'époque ottomane », in : P. Brun (éd.), *Scripta Anatolica. Hommages à Pierre Debord* (Études 18), Bordeaux-Paris, 2007, p. 165-191.

« Histoire du Siècle d'Alexandre de Linguet », *Annuaire du Collège de France* 197, 2006-7, p. 613-634.

« L'Art achéménide », in : *Le profane et le divin. L'art de l'Antiquité. Fleurons du musée Barbier-Mueller*, Genève, 2008, p. 106-115.

« Michael Rostovtzeff et le passage du monde achéménide au monde hellénistique », *Studi Ellenistici* XX, 2008, p. 137-154.

« Retour sur Alexandre et les katarraktes du Tigre. II (Suite et fin) », *Studi Ellenistici* XX, 2008, p. 155-218.

Pouvoir central et polycentrisme culturel dans l'empire achéménide. (Recueil d'articles traduits en persan par Nahid Forughan), Téhéran, Éd. Akhtaran, 2008

Travaux des collaborateurs

M. Wouter Henkelman (maître de conférences associé 2006-8) a achevé la révision de sa thèse (Leiden 2006), qui doit paraître en octobre 2008 dans la collection *Achaemenid History* (Leiden). Il a également contribué à l'édition scientifique des Actes du Colloque 2006 sur les archives de Persépolis, sous-pressé dans la Collection *Persika*. Il a pris part à diverses missions dans le cadre des programmes achemenet et MAVI, dont il est maintenant co-directeur éditorial aux côtés de M^{me} Yannick Lintz (Musée du Louvre), sous la direction du professeur. Il a donné des conférences à l'EPHE (sur la langue élamite des tablettes de Persépolis) et présenté des communications lors du Colloque achéménide de novembre 2007, et lors d'un Colloque organisé par J.-M. Durand en mai 2008. Enfin, W. Henkelman a effectué plusieurs séjours de travail à l'Oriental Institute de Chicago, dans le cadre du programme de publication des tablettes de Persépolis.

M. José Paumard, maître de conférences en Génie informatique à Paris-XIII, est depuis septembre 2007 rattaché aux chaires des professeurs Briant et Scheid. Directeur technique des programmes achemenet et MAVI, il a poursuivi activement le développement d'une nouvelle version (dénommée Open melodie) du software, qui permettra au programme MAVI (ou à tout autre) de gérer ses données internes de façon autonome. Le deuxième objectif est de publier cette plateforme sous licence open-source, de façon à permettre à toute équipe souhaitant mettre en ligne des données scientifiques de la complexité de celles du MAVI, de pouvoir utiliser gratuitement cette plateforme, éventuellement de la faire évoluer, et de compléter ses fonctionnalités. Open melodie est actuellement en bêta-test interne, la plateforme est capable d'enregistrer les données du MAVI et de les restituer depuis quelques mois. La deuxième phase consiste en le développement d'une interface en ligne pour le cœur du système, donnant accès à l'ensemble de ses fonctionnalités. L'objectif est de disposer d'une version fonctionnelle en décembre 2008, puis de la développer au cours des mois qui suivent. Par ailleurs, J. Paumard a établi une collaboration avec plusieurs chercheurs dans le cadre du programme Adonis du CNRS.

Missions dans le cadre du MAVI

P. Briant et W. Henkelman ont mené une mission à Berlin les 22-23 janvier 2008. Ils y ont rencontré M. Sven Hansen, Directeur de l'*Eurasien Abteilung* du *Deutsche Archäologisches Institut* (DAI), et son équipe, afin de discuter d'une collaboration avec le MAVI (numérisation de plusieurs milliers de photos prises sur des sites iraniens). La mission a été redoublée le 9 juin, en compagnie de José Paumard et Salima Larabi. Un accord de collaboration a été conclu officiellement. Dans ce cadre, S. Larabi a mené une troisième mission de huit jours en juillet 2008 : elle a procédé à la numérisation de 1 300 photos, qui seront disposées sur la base du MAVI. Une deuxième mission sur place devra être menée pour achever le travail de numérisation.

Par ailleurs, P. Briant et W. Henkelman ont discuté à Bruxelles avec le Directeur des Musées d'Art royaux (le 13 mai 2008), en vue d'une collaboration entre le Musée et le MAVI. Un accord a été conclu et il entrera en application prochainement. — Lors de missions menées indépendamment en avril et en juillet 2008, ils ont également eu des conversations avec le Directeur de l'Oriental Institute de Chicago (Gil Stein) et le Directeur du musée (Geoff Emberling) : le principe d'une collaboration est désormais acquis.

Collection Persika

Outre ses interventions et missions dans le cadre d'Achemenet (dont elle assure le Secrétariat éditorial) et du MAVI (voir ci-dessus), Salima Larabi, assistante du professeur, a réalisé deux nouveaux ouvrages :

Jean Kellens, *Études avestiques et mazdéennes 2* (Persika 10), de Boccard, Paris, 2007.

Pierfrancesco Callieri, *L'archéologie du Fârs à l'époque hellénistique. Quatre leçons au Collège de France, 8, 15, 22 et 29 mars 2007* (Persika 11), de Boccard, Paris, 2007.